

l'éloignement, l'attirait vers celle dont les odieux projets n'étaient pas un secret pour elle, et dont elle savait qu'elle avait tout à redouter.

Singulière sympathie ! ce que dona Rosario éprouvait pour la Linda, la Linda l'éprouvait pour dona Rosario, en vain elle appelait à son aide tous les griefs qu'elle croyait avoir à reprocher à l'homme qu'elle voulait frapper dans la jeune fille, dans les replis les plus cachés de son cœur, une voix de plus en plus forte lui parlait en faveur de celle qu'elle se préparait à sacrifier à sa haine ; plus elle cherchait à surmonter ce sentiment dont elle ne pouvait se rendre compte, plus elle sentait que ses efforts se brisaient impuissants ; enfin, elle était sur le point de s'attendrir.

— Oh ! murmura-t-elle avec rage, que se passe-t-il donc en moi, vais-je me laisser dominer par les larmes de cette chétive créature ?

De même que ces guerriers indiens qui, attachés au poteau du sang chantent leurs exploits pour s'encourager à supporter courageusement les tortures que préparent silencieusement leurs bourreaux, la Linda rappela le souvenir palpitant de tous les outrages dont l'avait abreuvée don Tadeo, et, l'œil toujours étincelant, la lèvre frémissante, elle s'arrêta brusquement devant dona Rosario.

Ecoute, jeune fille, lui dit-elle d'une voix que la colère faisait trembler, cette fois est la première et la dernière que nous nous trouverons en présence, je veux que tu saches bien pourquoi je te porte une haine si grande ; ce que tu vas apprendre sera peut-être pour toi plus tard une consolation et t'aidera à supporter avec courage les douleurs que je te réserve, ajouta-t-elle avec un rize de démon.

— Je vous écoute madame, répondit dona Rosario avec une angélique douceur, bien que je sois certaine que ce que vous allez me dire ne peut en aucun cas me rendre coupable vis à vis de vous.

— Tu crois ? fit la Linda avec un ton ironiquement compatissant ; eh bien ! écoute, nous avons le temps de causer, tu ne dois partir que dans une heure.

Cette allusion à son départ prochain fit frissonner la jeune fille, en lui rappelant tout ce que ce départ renfermait pour elle de tortures.

— Une femme, continua la Linda, jeune et belle, plus belle que toi, frère enfant des villes que le moindre orage courbe comme un faible roseau, une femme, dis-je, avait par amour épousé un homme jeune aussi, beau comme le mauvais ange avant sa chute, qui, par des paroles perfidement dorées, lui ouvrait des horizons immenses et inconnus, l'avait si bien séduite, elle, pauvre fille des champs, qu'en moins de quelques jours lui avait fait furtivement abandonner le toit qui avait abrité son enfance, et sous lequel son vieux père devait l'appeler en vain jusqu'à sa mort pour la bénir et lui pardonner.

— Oh ! c'est affreux, s'écria dona Rosario.

— Pourquoi donc ? puisqu'il l'épousa, la morale était satisfaite aux yeux du monde ; cette femme était pure, et pouvait désormais marcher la tête levée devant la foule qui avait assisté avec des rires de mépris à sa chute. Mais tout passe en ce monde, et plus promptement que tout, l'amour de l'homme le plus passionné. Un an à peine après son mariage, seule dans la chambre la plus reculée de sa demeure, cette femme pleurait son bonheur évanoui à jamais, son mari l'avait abandonnée ! Un enfant était né de cette union, une petite fille blonde, chérubin aux lèvres roses, dont les yeux réfléchissaient l'azur du ciel, la seule consolation qui, dans son immense malheur, restât à la pauvre mère délaissée. Une nuit, pendant qu'elle était plongée dans le sommeil, son mari s'introduisit comme un voleur dans sa demeure, s'empara de l'enfant malgré les cris de la mère désolée qui se traîna en larmes à ses pieds en implorant par ce qu'il y a de plus sacré au monde, et, après avoir durement repoussé cette mère au désespoir, qui tomba mourante sur les dalles froides de la chambre, cet homme sans cœur et sans pitié disparut avec l'enfant.

— Et la mère ? demanda avec anxiété dona Rosario, vive-

mont émue de ce récit que la Linda faisait tout à son avantage.

— La mère, répondit-elle d'une voix basse et entrecoupée, elle ne devait jamais revoir son enfant ! elle ne l'a jamais revu ! Prières, menaces, tout a été tour à tour employé par elle sans succès, alors cette mère qui adore son enfant, cette mère qui donnerait sa vie pour elle, a voué à l'homme qu'elle avait tant aimé et qui était sans pitié pour elle, une haine que nulle vengeance ne sera jamais assez forte pour assouvir ! A présent, sais-tu le nom de cette mère, jeune fille ? dis, sais-tu ? Non, n'est-ce pas ? eh bien ! cette mère, c'est moi !... L'homme qui lui a ravi tout bonheur, l'homme qu'elle hait à l'égal du démon dont il a le cœur, cet homme, c'est don Tadeo de Leon !

— Don Tadeo ! s'écria dona Rosario en reculant de surprise.

— Oui, reprit la Linda avec rage, don Tadeo, ton amant !

La jeune fille bondit jusqu'à dona Maria, et lui saisissant le bras à lui briser, et approchant son visage enflammé de colère de celui de la courtisane, stupéfaite de cette énergie qu'elle ne soupçonnait pas dans cette mignonne enfant :

— Qu'avez-vous osé dire, madame ? fit-elle avec indignation, don Tadeo, mon amant, lui ?... Vous en avez menti, madame !

— Serait-il vrai ? demanda vivement la Linda, me serais-je en effet si grossièrement trompée ? Mais alors, ajouta-t-elle avec défiance, qui donc êtes-vous ? et à quel titre vous gardez-t-il auprès de lui ?

— Qui je suis, madame ? répondit noblement la jeune fille, je vais vous le dire.

Tout à coup le galop précipité de plusieurs chevaux se fit entendre au dehors, mêlé à des cris et à des jurons.

Que se passe-t-il donc ? dit dona Maria en pâlisant.

— Oh ! fit dona Rosario en joignant les mains avec ferveur, mon Dieu ! envoyez-moi des libérateurs ?

— Vous n'êtes pas libre encore, lui dit la Linda avec un sourire cruel.

Le tumulte augmenta dans d'énormes proportions, la porte violemment poussée du dehors s'ouvrit brusquement, et plusieurs hommes firent irruption dans le cuartero.

XI

LA RÉVOLTE

La multiplicité des scènes que nous avons à rapporter et les exigences de notre récit nous contraignent à abandonner dona Rosario et la Linda pour retourner à Valdivia, où la révolte avait pris les proportions gigantesques d'une révolution.

Electrisés par l'action héroïque du Roi des ténèbres, les patriotes combattaient avec un acharnement inouï.

Les Cœurs Sombres semblaient avoir le don d'ubiquité ; ils se multipliaient ; partout ils se trouvaient à la tête des insurgés, les excitant du geste, de la voix, et surtout leur donnant l'exemple.

La ville était complètement coupée de barricades, contre lesquelles le peu de troupes restées fidèles au général Bustamantes luttait en vain.

Ecrasés par les ennemis qui, de toutes parts, surgissaient contre eux, aux cris mille fois répétés de : " Vive la Patrie ! vive le Chili ! vive la Liberté ! " les soldats reculaient pas à pas, abandonnant les uns après les autres les différents postes, dont, au commencement de l'action, ils s'étaient emparés, et ils se massaient sur la place Mayor dont, à leur tour, ils avaient, eux aussi, barricadé les issues.

La ville était au pouvoir des insurgés, la bataille désormais concentrée sur un point, il n'était plus difficile de prévoir à qui resterait la victoire, car les soldats découragés par le mauvais succès de leur coup de main, et comprenant qu'ils s'étaient faits les champions d'une cause perdue, ne combattaient plus que pour obtenir des conditions honorables.